

Une ombre de sourire et une légère inclinaison de tête furent la seule réponse à cette question.

—Eh ! bien, il a déclaré que tes poumons sont parfaitement sains, et que tout ce dont tu as besoin, c'est de la distraction et d'un peu de plaisir. Il trouve que la vie que tu mènes ici est trop monotone et trop tranquille pour l'état actuel de ta santé, et il recommande une promenade immédiate à la ville.

—En ville ! répéta Antoinette d'un air consterné : ah ! c'est bien le pire conseil qu'il pouvait donner. Non, je ne laisserai pas cette maison : ici, au moins, j'ai le repos et la paix, tout ce que je puis désirer ou espérer sur la terre.

—Ma bien chère Antoinette, il faut que tu partes, puisque cela a été jugé nécessaire dans l'intérêt de ta santé. D'ailleurs, tu ne resteras à Montréal que quelques semaines, juste assez de temps pour satisfaire les désirs du Dr. Le Bourdais et l'inquiétude sans cesse croissante de ton père.

Trop docile ou trop faible pour résister longtemps, la jeune femme eut bientôt cédé, et huit jours après, elle était assise dans le salon de Madame d'Aulnay et subissait, comme une enfant obéissante, les félicitations et les caresses de sa cousine qui se réjouissait cordialement de son arrivée.

—Quel bonheur de t'avoir encore avec nous, chère Antoinette, dit-elle. Je suis déterminée à ce que tu t'amuses bien.

—Nos idées de plaisir sont maintenant bien différentes, Lucille, et tu ne dois pas oublier qu'étant en convalescence, j'ai besoin de repos et je dois me coucher de bonne heure.

—Non pas, enfant. Tu as pris l'habitude d'une tristesse mortelle dans ton sombre Manoir, il te faut maintenant un peu de gaieté pour te remettre en bonne santé. Est-ce que le médecin ne t'a pas dit la même chose ?

—Pas précisément : il a déclaré que ma maladie déjouait